

Au fond du jardin

En écoutant *Les délices de la solitude* de Michel Corrette et en relisant *Au fond du jardin* de Jacques Brault

Stéphane Lépine

Volume 53, Number 2 (294), January 2012

Hommage à Jean-Pierre Issenhuth

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65793ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, S. (2012). Au fond du jardin : en écoutant *Les délices de la solitude* de Michel Corrette et en relisant *Au fond du jardin* de Jacques Brault. *Liberté*, 53(2), 16–22.

AU FOND DU JARDIN

En écoutant *Les délices de la solitude* de Michel Corrette et en relisant *Au fond du jardin* de Jacques Brault

C'est par les jardiniers que j'avais toujours été le plus attiré, leurs gestes étaient les gestes absolument nécessaires, apaisants, toujours utiles, leur langage était le plus simple, le plus clair.

THOMAS BERNHARD, *Extinction*¹

Il a cultivé son œuvre au fond de son jardin. Une rangée de mots, de réflexions, de petites proses à côté des plants de tomates et de laitues, d'aubergines et de poivrons, des bignonnes, de l'althaea, de l'albizia et des tamaris en fleurs. Arrosées soir et matin, ces graines ont donné de précieux ouvrages, maculés dans certains cas de cette terre sablonneuse des Landes où leur auteur est allé vivre dans les années 2000 et dont il n'a cessé de célébrer la fertilité, pour qui sait bien la nourrir de fumier de poule et l'arroser en période de canicule. C'est là, en

1. Cité par Jean-Pierre Issenhuth dans *Chemins de sable : Carnet 2007-2009*, Montréal, Fides, coll. « Carnets », 2010.

arrosant en écrivant, en bêchant en écrivant (pour paraphraser Julien Gracq), que ce journalier du verbe, plus paysan qu'homme de lettres, *fait campagne*, au sens propre. Il vit et écrit en osmose avec la terre. Son imagination, c'est un carré de jardin. D'autres peuvent partir au bout du monde en solitaire ; lui, il fait le tour de son enclos comme une Emily Dickinson, convoque vers de terre et canards, à qui il fait entendre la *Grande messe en ut mineur* κ 427 de Mozart et la musique de jeunesse de Bach. Sa poignante affection pour la terre, qui n'a d'égale que celle qu'il porte aux œuvres pour orgue de Bach et de Nicolas de Grigny, sa particulière tendresse pour l'infiniment petit donnent naissance aux carnets les moins poétiques et les plus terre à terre que l'on puisse imaginer. Dans *Chemins de sable*, le dernier opus qu'il nous a laissé de son vivant et dont le titre fait sûrement écho à *La poussière du chemin* de Jacques Brault, l'écriture est une matière, une glèbe pétrie, où se métissent les éléments les plus divers : « journal météorologique de l'esprit », dirait Annie Dillard, notes de lecture, réflexions sur la musique (les articulations de la fugue et l'art de la variation, par exemple), considérations sur le sol landais, les mœurs des animaux ou les mathématiques et la physique, auxquelles, à la fin de sa vie, il s'intéressait autant sinon plus qu'à la littérature. L'auteur travaillait ainsi, par fragments, par petits blocs de prose durs et compacts. Il note dans son carnet :

Dans les lettres que je recevais de jeunes écrivains, j'ai été frappé par un point relativement commun, même si l'expression n'en était pas toujours claire : ils cherchaient à se faire une place dans la société, c'est-à-dire à être connus et reconnus, à se faire un nom dans le monde des lettres. N'ayant pas le souci d'une place dans la société, je ne pouvais pas être un allié sérieux de leurs aspirations. S'ils m'avaient dit : « Je suis animal, je veux me faire une place dans la nature », j'aurais été plus attentif, j'aurais mieux compris, et la compréhension m'aurait peut-être donné des idées et un début d'utilité.

« Devenu auteur (drôle de formule) sans avoir eu la volonté d'y parvenir », pour reprendre les mots d'Henri Thomas, Jean-Pierre Issenhuth fut un écrivain discret, un poète à ses débuts, un auteur de carnets par la suite, un lecteur de poésie qui, à la fin de sa vie, la délaisse au profit de la nature, de la science et de quelques auteurs, dont Thomas Bernhard et Michel Houellebecq, ce qui, dans le dernier cas, ne manque certes pas d'étonner. Critique décapant lorsqu'il signait des chroniques dans *Liberté* et qu'il dénonçait l'ineptie d'une

époque qui s'ingénie à négliger ses éclaircisseurs et à choyer les chanoines d'une pseudo-modernité, ce jardinier n'est jamais vraiment sorti de son carré de terre ni n'a quitté son petit banc de bois. « Tant de gens soucieux de percer », soupirait Georges Hyvernaud. « Se faire un nom, voilà le projet qui ne m'a jamais tenté », ajoutait-il. Se faire un nom ? Ce fut là le moindre des soucis de Jean-Pierre Issenhuth. Héritier de Léautaud, qui s'est « toujours fichu de la réputation littéraire. C'est une fouterie sans nom », l'homme aux deux passions (l'enseignement et la terre), l'enseignant à la retraite, des rêveries plein ses poches crevées, jette sans cesse sur l'écrivain discret qu'il est (à l'exemple de Robert Marteau, frère d'écriture mort quelques jours avant lui), un de ces regards exigeants et malicieux qu'il devait porter autrefois sur ses élèves :

L'image du cancre en est une qu'il affectionne, tout professeur qu'il est. L'image de celui qui ne fait pas ce qu'on attend, qui n'est jamais là où il faudrait et qui, de ce fait, surprend les choses que personne ne remarque. Devant les bons élèves, le monde se compose un masque de concepts, de lois, de systèmes, de démonstrations qui les fait parler à vide en croyant parler de lui. Le cancre, celui qui n'y connaît rien, a bien plus de chances d'y voir clair, et voyant clair, il vit vieux.

C'est en ces termes que, dans un numéro de *Liberté* consacré aux auteurs inconnus, peu connus ou méconnus, Jean-Pierre et Dominique Issenhuth parlaient d'André Dhôtel : «... voyant clair, il vit vieux». Ce ne fut pas le cas de Jean-Pierre. Mort trop jeune, mais tout de même clairvoyant, il n'aura cessé de pourfendre les postures et impostures, et se sera même défendu d'être un intellectuel : « Si on les laisse contrôler la vie, les "choses de l'esprit" sont une prison comme une autre, et je leur ai refusé d'enfermer la mienne », note-t-il dans *Chemins de sable*. « Le travail des intellectuels verbaux jouit d'une immunité complète. Un intellectuel verbal peut délirer sa vie durant ou donner à corps perdu dans l'insignifiance sans encourir la moindre sanction. » Et dans la première de ses *Deux passions*, il écrit que « la recherche littéraire pouvait ressembler à une agitation de poux dans les cheveux des écrivains » ! Si Jean-Pierre Issenhuth entretenait beaucoup de méfiance à l'égard des universitaires, des manieurs de grilles et de concepts, il aimait la lecture, le contact des livres : « La lecture va marquer ce carnet de bout en bout. Comment

s'en étonner? J'entends dire depuis l'adolescence que j'en suis affligé comme d'une maladie incurable. La lecture est mon seul loisir.»

«On n'aime pas la littérature», écrivait Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet*. Lui l'aimait tant, d'une passion exclusive, si idolâtre, si dévorante, si absolue que la moindre concession à une autre réalité, à une autre patrie, lui semblait trahison ou, pour le moins, désamour. Il haïssait de devoir écrire pour des lecteurs qui haïssaient, disait-il, la littérature. Depuis, le couplet sur la «haine de la littérature», dont se montrerait coupable la quasi-totalité de l'humanité ordinaire, est devenu un thème qu'agitent volontiers les écrivains. Comme s'il leur conférait une légitimité supplémentaire d'être mal-aimés. Dans ses carnets, Issenhuth glisse à quelques reprises sur ce poncif. Mais si le narrateur de *Premier amour* de Beckett disait de sa Lulu qu'«elle n'aurait jamais pu assez [l]e négliger», Issenhuth semblait croire aussi que l'on n'aurait jamais pu assez les négliger, lui et la littérature. Il ne répondait pas aux invitations littéraires — il l'écrivait noir sur blanc dans «Chez les animaux», contenu dans *Rêveries*, et je le sais pour avoir tenté en vain de le «corrompre» à l'époque où je réalisais *Paysages littéraires* à la défunte Chaîne culturelle de Radio-Canada, chaîne qui souffrait d'«affadissement», selon lui, «depuis qu'elle [était] devenue culturelle». Il fuyait la compagnie des «gens-de-lettres», détestait la préciosité, l'écriture alambiquée, préférait les «essais ancrés dans la vie ordinaire» aux «écrits par des spécialistes sur leur spécialité». Cependant, comme Denis de Rougemont, il croyait en l'utilité des livres. Et il appartenait à l'espèce «en voie de disparition des *common readers*, dont parle Simon Leys, les simples lecteurs. [...] C'est-à-dire tous ceux qui, autour des livres, n'ont pas de comportements professionnels tels qu'expliquer, enseigner, étudier, commenter, éditer, vendre, analyser, critiquer, etc.»

Tout, dans l'écriture de cet homme d'un naturel réservé prouve qu'il était habité par la bonté, une qualité héritée de son grand-père paternel le charpentier, avec «ses deux haches à équarrir». «Naturellement égoïste, l'homme doit apprendre la bonté, comme une langue étrangère», écrivait Paul Morand dans son journal. Mais cette qualité, comme la compassion, la lucidité et la témérité, n'a malheureusement jamais soulevé les foules. L'apprentissage de la bonté et de la présence au monde passe souvent par un peu de tristesse, de désenchantement, d'austérité — quand le cœur perd en bien-être, le regard gagne parfois en clarté. Issenhuth le savait

sûrement, lui qui a souffert de problèmes cardiaques et qui, enfant, a connu la pauvreté.

Toujours Issenhuth se tient du côté des pauvres et du peuple, citant avec plaisir George Orwell et Denis de Rougemont, qui respectivement disaient : « Car enfin, que savent de la pauvreté la plupart des gens cultivés ? » et « Quant au peuple il y a belle lurette qu'il sait ce qu'on doit penser des gens instruits. La plupart sont des égoïstes, des orgueilleux, des espèces d'aristos qui ne vont qu'avec les riches. »

En contact permanent avec un paysage naturel, physique, qui a renoncé aux apparences et dont il ressent tout ce qu'il contient de menacé, Jean-Pierre Issenhuth appartient aussi à un paysage mental que, dit-il, il « emporte partout ». L'auteur de « lectures libres » lit et écrit à la fois dans son jardin et dans la bibliothèque universelle. Au plus loin de l'institution littéraire et de ses affétries, cet homme privé, privé de tout, lit un auteur et un autre, trace un mot, puis un autre. « Occupation menue, patiente, infinie, pareille à celle des diseuses de chapelet ou des vieilles qui tricotent », aurait dit Georges Hyvernaud. Une écriture serrée et vive, qui remplira des centaines de pages de carnets. Ultime résistance d'un homme dont les propos éclairent, enchantent, apaisent, grincent ou dégri-sent, d'un artisan de l'écriture aussi peu soucieux de notabilité qu'il fut exigeant avec lui-même. « Le désir de n'être rien, de ne devenir rien dans le monde, rien dans la société, est une ambition comme une autre. Il a pris pour moi la forme du désir d'être un ver et de disparaître. » Jean-Pierre Issenhuth navigue ainsi à contre-courant d'une société réfugiée dans le spectacle. En dehors de toute idée de langue majuscule, de mouvement littéraire, de clan ou de mode, c'est à la limpidité, à la transparence du dire que sa prose et ses carnets renvoient. Mais il n'est pas un donneur de leçons. Jamais il n'en-rubanne son propos ; jamais il ne plonge sa plume dans l'amidon. Pour lui, l'écriture n'est ni une question d'emballage ni une ques-tion d'habillage : ce n'est qu'une affaire de tenue. On peut avancer sans hésiter que son œuvre ne compte pas un mot de trop : pas un adjectif jeté là par paresse, pas un verbe faible. D'où cet aspect déma-quillé, décapé. D'où cette prose sans sucre, sans minauderies, qui sait dire dans un souffle la beauté désolée, l'indistinct et le prégnant, le réconfort qu'offre la musique, sans qui, Nietzsche l'a bien dit, la vie serait une erreur. Lire Issenhuth rend exigeant : on s'accommode de moins en moins après coup de cette littérature moelleuse, tout confort, de cette littérature aux ressorts détendus qui fait l'ordinaire

de l'édition. D'autant que cette voix, qui ne se revendiquait d'aucun parti, s'est donné les moyens de durer au-delà des contingences et du carcan de son époque. Aujourd'hui, elle a le don d'éveiller l'indignation. Elle redonne corps à des espérances mal articulées ou laissées à l'abandon. Dans son repaire landais, en toute humilité, Issenhuth a su déverrouiller tout cela. À chacun, ensuite, de dénouer ses propres vérités, de fouiller dans son petit tas d'effarements et de peines, d'y déceler des sources de colère, des raisons de lutter. Il suffit de jeter un regard autour de soi ou de lire quelques pages de ces nouveautés qui sortent en librairies et dont on parle dans les médias pour voir que beaucoup de lecteurs n'aiment pas être tirés de leur lit, de leur vie. Qu'il est toujours tentant d'aller s'ébrouer dans le bain tiède des engouements de masse et des colères majoritaires, de se fondre dans des décors inertes et indiscernables.

Il y a un cynisme de l'insouciance qui ne scandalise plus grand monde. Du coup, une fois que l'on a succombé à l'envie d'être singulier, on s'engage dans une étrange cavale sans fin. Ça n'a plus beaucoup à voir avec de la bravoure ou du génie. Ce n'est qu'instinct de sauvegarde et pure folie. Issenhuth, à sa façon, représentait une forme de folie. Une folie réfléchie, inflexible, d'une rare hauteur morale. Plus que jamais, il faut être un peu fou pour renoncer à sa condition de semblable, pour refuser un confort qui désamorce si bien le risque de paraître ridicule et la peur d'être seul. C'est ainsi qu'il écrit dans *Chemins de sable* :

Je me suis exercé à la solitude. J'ai passé des semaines sans voir personne, sans parler à quiconque, dans la seule compagnie de la terre, des plantes, des canards, d'un rouge-gorge. [...] L'aptitude à vivre seul consiste à avoir le monde avec soi (plutôt qu'un monde à soi)...

L'homme Issenhuth a mené sa vie selon les principes qu'il s'était érigés : elle fut dense et attentive. L'écrivain, lui, aura connu un destin plus ingrat. Mais peut-être est-on un peu naïf en ne pouvant s'empêcher de voir dans cet isolement qui fut le sien la marque secrète d'une belle et indicible victoire, dont témoignait déjà à sa façon Georges Hyvernaud :

Seul : on ne pense pas pour toi, tu penses pour toi. Aucun secours à attendre. Tu as opté pour le moins commode. La pensée n'est pas un fauteuil. Tu marcheras seul dans ta force. Dans ta faiblesse aussi. Tu t'assieras seul sur les

tas de cailloux. Tu panseras seul les plaies de tes pieds — tu PENSERAS seul les plaies de ta vie. SEUL.

Dans une lettre écrite à Pissos le 7 novembre 2003, Jean-Pierre Issenhuth me confiait :

Ô mon Dieu que le temps est court, que les projets sont gigantesques, que les forces sont limitées! Je découvre que le fond de la vie solitaire est le silence humain [...]. La terre semble vraiment vouloir le dernier mot, dans mon cas — mais l'accompagnement littéraire s'est-il définitivement écarté? Impossible à dire.

Jean-Pierre Issenhuth n'a pas cessé d'écrire parce qu'on ne le lisait pas. Mais il ne cessera de mourir si on ne le lit pas davantage. Et ce serait un lamentable gâchis.